

LA GUERRE DE STALINE CONTRE LE JAPON

**L'opération offensive stratégique
de l'Armée rouge en
Mandchourie, 1945**

Chapitre 11 :

« Le cœur de la Chine est aux mains des communistes »

« L'Armée rouge est venue aider le peuple chinois à chasser les agresseurs. Un tel événement est sans précédent dans l'histoire de la Chine ; Son influence est incommensurable. »

« L'une des plus grandes erreurs qui aient jamais été commises a été de permettre à l'Union soviétique de descendre en Chine à Port Arthur, Dairen et dans d'autres endroits de ce genre. »

Les formalités ont été observées le 2 septembre à bord du cuirassé Missouri dans la baie de Tokyo. L'« instrument de reddition japonais » a été signé par le ministre japonais des Affaires étrangères au nom de l'empereur et du gouvernement japonais, et par le chef de l'état-major général de l'armée au nom du quartier général impérial. Le général d'armée Douglas MacArthur, commandant suprême des puissances alliées, a ensuite signé, suivi de neuf autres officiers supérieurs alliés. La quatrième signature était celle du lieutenant-général Kuzma Derevyanko au nom de l'Union soviétique. Derevyanko avait été nommé représentant du haut commandement des forces soviétiques en Extrême-Orient au QG de MacArthur et devait servir en tant que membre du Conseil allié pour le Japon pendant l'occupation. Sa nomination était probablement basée sur le fait qu'il était l'un des rares officiers supérieurs de l'Armée rouge à parler couramment l'anglais et le japonais. Le Conseil allié composé de quatre membres (les États-Unis, l'URSS, la Chine et le Commonwealth britannique (englobant l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Inde et le Royaume-Uni) tel qu'il a été créé en 1946 était censé donner des orientations et des conseils au commandant suprême, qui était à la fois président et délégué des États-Unis. Que l'homme surnommé le «César américain» puisse prêter la moindre attention à un tel organisme était un espoir vain. Récemment élevé au rang de cinq étoiles (18 décembre 1944), Douglas MacArthur était bien connu pour faire preuve de propensions autocratiques, et était de plus convaincu de sa propre infailibilité. Il ignorait même le gouvernement américain quand cela l'arrangeait.

En pratique, cela signifiait que l'Union soviétique (comme tous les autres) était totalement exclue de tout droit de regard dans le Japon d'après-guerre, tout comme elle l'avait été d'avoir une zone d'occupation là-bas par le rejet de sa proposition du nord d'Hokkaido. Malgré cela, Staline avait pratiquement accompli tout ce qu'il avait prévu d'accomplir en déclarant la guerre le 9 août 1945. Son discours de victoire, rédigé en termes patriotiques, l'a clairement énoncé :

« Le Japon a commencé son agression contre notre pays dès 1904, pendant la guerre russo-japonaise... Comme nous le savons, dans la guerre contre le Japon, la Russie a été vaincue. Le Japon profita de la défaite de la Russie tsariste pour s'emparer de la partie sud de Sakhaline et s'établir sur les îles Kouriles, verrouillant ainsi tous les débouchés de notre pays sur l'océan à l'Est, ce qui signifiait aussi tous les débouchés vers les ports du Kamtchatka soviétique et de la Tchoukotka soviétique. Il était évident que le Japon visait à priver la Russie de tout son Extrême-Orient [...] Les troupes russes en 1904 pendant la guerre russo-japonaise ont laissé des souvenirs amers dans l'esprit de notre peuple. [...] Nous, de l'ancienne génération, avons attendu ce jour pendant quarante ans, et maintenant ce jour est arrivé. Aujourd'hui, le Japon a reconnu sa défaite et a signé un acte de reddition inconditionnelle. Cela signifie que la partie méridionale de Sakhaline et les îles Kouriles reviendront à l'Union soviétique et serviront désormais non pas de barrière entre l'Union soviétique et l'océan, et de base pour l'attaque japonaise contre notre Extrême-Orient, mais de moyen de communication direct entre l'Union soviétique et l'océan, et de base pour la défense de notre pays contre l'agression japonaise. »

Il n'y avait, bien sûr, aucune mention de l'échec diplomatique concernant le nord d'Hokkaido. Staline n'a pas non plus fait référence à la Corée ni, sauf en passant, à la Chine, mais le succès de l'opération offensive stratégique mandchoue a eu de profondes conséquences pour les deux, bien que de différentes manières.

En ce qui concerne la Corée, comme pour le sud de Sakhaline et les Kouriles, Staline poursuivait un objectif essentiellement tsariste : le maintien d'un équilibre des forces sur la péninsule afin d'empêcher une seule puissance d'en prendre le contrôle total. Cela était tout à fait conforme à sa politique européenne d'établissement de zones tampons, composées d'États « amis » (lire dominés par les Soviétiques), aux frontières de l'Union soviétique. Là où le tsar Nicolas II avait échoué lamentablement (la Corée est devenue un protectorat du Japon en 1905 et a été officiellement annexée en 1910), Staline avait maintenant réussi. Cela dit, la transition de la Corée du Nord en tant que zone d'occupation soviétique à la Corée du Nord, la République populaire démocratique, était alambiquée et le résultat final n'était en aucun cas prédestiné. Ce qui l'a quelque peu accélérée, c'est, peut-être paradoxalement, le fait que les Soviétiques connaissaient mal la Corée et son peuple. Il n'y avait pas d'organisation locale du parti communiste en tant que telle, et aucun communiste coréen « n'avait de position dans les cercles du Kremlin avant 1945 ».

Pour remédier à cette dernière lacune, au moins en partie, on a eu recours au personnel de la 88e brigade de fusiliers séparée attachée au deuxième front d'Extrême-Orient. Formée à la fin de juillet 1942, la brigade a également été surnommée « internationale » parce qu'elle contenait du personnel d'origine chinoise et coréenne dont la fonction était d'effectuer des missions clandestines et subversives au Mandchoukouo et en Corée. Il comprend quatre bataillons d'infanterie et un bataillon de mitrailleurs, soutenus par des compagnies de mortiers, de génie de combat et de fusiliers antichars. Les membres ont été formés au parachutisme, à la radiocommande et au combat au corps à corps. Le commandement général de la brigade était assuré par le communiste chinois Zhou Baozhong, l'un des dirigeants du mouvement partisan anti-japonais au Mandchoukouo.

Le 1er bataillon de la brigade incorpora le contingent coréen – une soixantaine de personnes, dont au moins dix ont été identifiées comme ayant accédé à de hautes fonctions dans le régime nord-coréen. Le commandant du 1er bataillon s'éleva le plus haut de tous après son arrivée à Pyongyang, via Vladivostok et Wonsan, à la fin du mois de septembre 1945. Connu alors, par la translittération de son nom en chinois, sous le nom de capitaine Jin Zhi-cheng, l'histoire le retient sous le nom de Kim Il Sung. Moscou l'a utilisé pour maintenir un gouvernement docile dans le nord de la péninsule et a renforcé la force militaire de son régime.

La situation en Chine était très différente. Comme indiqué, et à l'exception de la Mandchourie, les unités de l'armée japonaise devaient se rendre aux forces chinoises sous le commandement de Tchang Kaï-chek plutôt qu'à celles contrôlées par Mao Zedong. Il y avait, cependant, des zones substantielles de la Chine qui n'étaient pas sous le contrôle de Tchang et où son gouvernement n'avait aucune présence, ni aucun moyen facile d'en établir un. Comme le président Truman l'a dit dans ses mémoires :

« Le problème du communisme en Chine différerait considérablement des problèmes politiques ailleurs. Tchang Kaï-chek n'a pas été confrontée à une minorité politique militante dispersée dans la population, mais à un gouvernement rival qui contrôlait une partie définie du territoire, avec environ un quart de la population totale. »

Dans le but d'aider Tchang et de lui permettre de compenser l'avantage dont jouissaient les communistes dans de vastes régions du pays, la 10e armée de l'air américaine a transporté par avion des troupes nationalistes vers des points stratégiques à travers la Chine, avec des éléments arrivant à Pékin le 9 septembre. Ce que les Américains ne pouvaient pas faire, cependant, c'était d'amener les forces nationalistes en Mandchourie. En effet, les armées de Tchang, que ce soit par leurs propres moyens ou avec l'aide des États-Unis, ne pouvaient entrer dans la région qu'avec l'assentiment soviétique. De la même manière, les communistes ne pouvaient s'y organiser que si l'Armée rouge le leur permettait, et c'était loin d'être gagné d'avance ; la nature de la relation entre Mao et Staline, et donc le gouvernement soviétique et le Parti communiste chinois, était complexe et difficilement sans friction.

Néanmoins, dans des mouvements qui « ont radicalement affecté l'issue de la guerre civile [chinoise] », Staline, après de nombreuses hésitations, a finalement autorisé des transferts massifs d'armes et d'équipements japonais capturés aux forces communistes. Selon Vasilevsky, le butin pris à l'armée du Guandong s'élevait à 3 700 canons, des mortiers et des lance-grenades, 600 chars, 861 avions, environ 1 200 mitrailleuses, ainsi que le contenu de près de 680 dépôts militaires et les navires de la flottille Sungaria. Tous ces éléments ont été remis, ainsi qu'une quantité « importante » d'armement soviétique.

Le groupe communiste qui a reçu ces ressources s'est d'abord appelé l'Armée autonome du peuple du Nord-Est, et plus tard, à partir de janvier 1946, l'Armée démocratique unie du Nord-Est, commandée par le maréchal Lin Biao. Formée d'éléments des forces armées communistes qui, secrètement, bien que les Soviétiques fermant les yeux, se sont déplacées en Mandchourie, et renforcées par d'anciens membres de l'armée du Mandchoukouo, elle atteignit rapidement un effectif de plus de 100 000 hommes. De nombreux postes supérieurs sous le commandement de Lin revinrent à d'anciens membres de la 88e brigade.

Tchang Kaï-chek savait très bien que la Mandchourie était infiltrée par les communistes et, étant donné qu'il devait la récupérer afin de souligner sa crédibilité en tant que dirigeant de la Chine, il était naturellement impatient d'envoyer ses propres forces dans la région. La difficulté était de savoir comment. Les tentatives de débarquement des éléments de tête d'une armée nationaliste de 30 000 hommes à partir des transports américains à Dalian sur la péninsule du Liaodong en octobre ont été empêchées par la force d'occupation soviétique, qui a fait valoir que permettre une telle opération transgresserait le traité sino-soviétique. Une autre tentative à Huludao, une ville côtière sur la mer de Bohai, a également été repoussée ; les communistes étaient déjà aux commandes et refusaient d'autoriser le débarquement de ce qu'ils appelaient des « troupes fantoches ». Le commandant de la flottille, le vice-amiral Daniel E. Barbey, était bien conscient que la politique de son gouvernement était d'aider les nationalistes, mais pas dans la mesure de l'implication armée avec les communistes. Il se retira pour tenter à nouveau sa chance à Yingkou, à environ 100 km à l'est sur la rive nord de la mer de Bohai, mais trouva les communistes en possession de là aussi. Praticien très expérimenté de la guerre amphibie, Barbey estimait qu'il était possible d'effectuer un débarquement opposé, mais que cela « nous identifierait certainement comme des participants actifs aux problèmes qui couvaient actuellement ». Ne voulant pas enfreindre la politique américaine, il a reculé.

La force nationaliste a finalement été débarquée à Qinhuangdao, à environ 150 km au sud de Huludao, qui était sous le contrôle d'éléments du Corps des Marines des États-Unis. Cependant, la route de Qinhuangdao, qui se trouve au sud de la Grande Muraille, vers la Mandchourie était longue et nécessitait l'utilisation des chemins de fer via Pékin. Ceux-ci étaient vulnérables. Comme l'a dit Barbey : « Bien que les trains gardés par la Marine se rendaient à Pékin et à Tientsin [Tianjin] [...] les grandes villes étaient en fait des îles dans la mer communiste. » Lorsque Tchang finit par faire entrer ses armées en Mandchourie, après le retrait soviétique en mai 1946, elles occupèrent plusieurs de ces « îles » tandis que le commandement de Lin conservait en grande partie le contrôle de la « mer ». La lutte qui s'ensuivit était complexe et loin d'être unilatérale, mais les nationalistes allaient finalement combattre, et perdre, l'une des campagnes décisives de la guerre civile chinoise en Mandchourie : la campagne du Liaoning-Shenyang.

Il est impossible de répondre à la question de savoir dans quelle mesure, le cas échéant, les forces d'occupation soviétiques en Mandchourie ont contribué au succès final des communistes et fait toujours l'objet de controverses savantes. Qu'il y ait eu un certain transfert d'armes, et que cela ait manifestement aidé, semble indiscutable, mais probablement plus important était de permettre à Lin Biao de construire des forces tout en refusant l'accès à l'armée de Chiang. Mao a déclaré qu'en chassant les « agresseurs » l'aide apportée par l'armée soviétique au peuple chinois était « sans précédent » et son influence « incommensurable ». Cela peut peut-être être considéré comme une hyperbole, mais puisque les succès communistes en Mandchourie se sont finalement avérés significatifs, il semble probable que la contribution soviétique ait été, dans une certaine mesure, importante. Peut-être est-il préférable d'aborder la question dans l'autre sens, pour ainsi dire : les

communistes auraient-ils triomphé quoi qu'en soient les Soviétiques en Mandchourie avant leur départ ? Si c'est le cas, alors contrairement à la création de la République populaire démocratique de Corée, qui devait son existence même à l'Union soviétique, l'avènement de la République populaire de Chine s'est produit indépendamment du soutien direct ou de l'absence de soutien soviétique.

Ce n'est cependant pas ainsi que beaucoup de politiciens, en particulier américains, l'ont vu à l'époque. Pour eux, le communisme, principalement chinois et soviétique, y compris la Corée du Nord, apparaissait comme un bloc monolithique. En ce qui concerne les républicains américains : « Rien ne pouvait changer leur croyance en la grandeur de Tchang Kaï-chek, ou leur conviction que les communistes chinois étaient des marionnettes russes. » Comme on pouvait s'y attendre, il en allait de même pour les nationalistes chinois. Le ministre des Affaires étrangères, George Yeh, croyait que les communistes chinois étaient « des marxistes purs et des outils de Moscou ». Même Dean Acheson, secrétaire d'État de Truman de 1949 à 1953, le pensait aussi : « Le cœur de la Chine est entre les mains des communistes. Les dirigeants communistes ont renoncé à leur héritage chinois et ont annoncé publiquement leur soumission à une puissance étrangère, la Russie, qui, au cours des 50 dernières années, sous les tsars et les communistes, a été très assidue dans ses efforts pour étendre son contrôle en Extrême-Orient.

De ce point de vue, l'empressement américain à voir l'Union soviétique entrer en guerre contre le Japon, tel qu'il a été mis en évidence et négocié à la conférence de Yalta (voir chapitre 1), est devenu controversé et suspect. Sur ce qu'il a appelé « la soumission cynique de Roosevelt à l'impérialisme russe », le tristement célèbre sénateur Joe McCarthy l'a exprimé ainsi en juin 1951 : *« Supposons, et c'est une supposition raisonnable, que nous n'ayons pas imploré la Russie d'entrer en guerre en Extrême-Orient, que nous n'ayons pas équipé son armée, que nous ne lui ayons pas donné le droit de prendre la Mandchourie – où serait l'effondrement soudain du Japon le 10 août, 1945, ont trouvé les Russes ? Certainement pas établi en vigueur dans toute la Mandchourie et les provinces du nord de la Chine. [. . .] La situation en Extrême-Orient – à l'époque et aujourd'hui – aurait alors ressemblé à ceci : la reddition de l'armée japonaise du Guandong en Mandchourie aurait été faite aux Américains et aux Chinois. Les Américains auraient tenu la Mandchourie – et toute la Corée pour les Coréens – jusqu'à ce que les armées de la République de Chine y soient déplacées sans entrave pour prendre le relais. »*

Laissant de côté les distorsions évidentes et grotesques faites pour s'adapter à son récit, McCarthy a abordé un point encore dans le débat universitaire, et même populaire, : l'importance de l'attaque soviétique en termes de décision du Japon de se rendre. Cela s'entremêle avec la question connexe concernant l'utilisation américaine des bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki. Il y a essentiellement deux écoles de pensée : ceux qui concluent que l'invasion soviétique du Mandchoukouo a été décisive dans la décision de capitulation japonaise, et ceux qui considèrent que les attaques nucléaires, en particulier la première, étaient les plus importantes. Il y a, bien sûr, de nombreuses variations d'opinions au sein de ces courants, et la littérature sur et autour de la question est à la fois vaste et, dans l'ensemble, stimulante. Il n'y a naturellement pas de consensus. Il n'y en aura jamais ; L'empereur Horohito n'a pas – et n'a jamais été contraint – de détailler les processus qui l'ont conduit à commander son peuple et ses forces armées que « supporter l'insupportable et souffrir ce qui est insupportable » était la seule option.

Voilà pour les fronts grand-stratégique et politique. Aux niveaux opérationnels et tactiques inférieurs, les succès de l'opération offensive stratégique mandchoue ont dépassé les attentes de ceux qui l'ont planifiée et exécutée. Les difficultés inhérentes à la topographie du Mandchoukouo, en termes de mise en place de forces blindées hautement mécanisées dans des positions où elles pourraient affronter un adversaire centré sur l'infanterie, ont été relatées en détail, tout comme les méthodes utilisées pour les surmonter. Traverser un terrain que leurs adversaires considéraient comme infranchissable, et le faire le long de plusieurs axes d'avance simultanément, a fourni un immense choc initial aux Japonais. Empêcher toute récupération après ce choc, en maintenant des poussées multiples malgré tous les obstacles logistiques, a démontré une compétence de haut

niveau: comme le général Omar Bradley est crédité d'aphorisme, « les amateurs parlent de tactique, les professionnels parlent de logistique ».

En fait, et comme on l'espère démontré, l'Armée rouge qui a envahi le Mandchoukouo a utilisé l'expertise opérationnelle et tactique qu'elle avait développée, puis réapprise et finalement déployée contre l'Allemagne à l'ouest, avec un effet rapide et meurtrier en démembrant son adversaire. En déployant habilement des techniques de bataille profonde/opération profonde, c'était une armée qui était très loin d'être le « rouleau compresseur russe » du mythe. En effet, bien qu'il soit généralement utilisé en relation avec l'armée tsariste et applicable à 1914, le terme réapparaît, principalement, dans la littérature allemande sur la lutte sur leur « front de l'Est » et est essentiellement désobligeant. L'armée américaine, dont on aurait pu s'attendre à ce qu'elle en sache plus, a également fait référence à « l'attaque au rouleau compresseur de la Seconde Guerre mondiale », bien que longtemps après l'événement.

Le sens, comme l'a expliqué Kipp à propos du cadre précédent, se rapporte à des forces énormes qui « se mobiliseraient lentement, mais, comme un rouleau compresseur, leur élan emporterait tout devant eux ». Dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale, Glantz note que « les Occidentaux semblent penser que seules la géographie, le climat et le nombre ont annulé l'habileté et la compétence militaires allemandes sur le front de l'Est. une vision qui relègue les réalisations militaires soviétiques à l'oubli ».

On peut espérer que ce n'était pas le cas, et que les dirigeants, tant supérieurs que subalternes, des formations qui ont entrepris l'attaque du Mandchoukouo et d'ailleurs en 1945 ont fait preuve d'initiative et d'innovation à tous les niveaux. Les actions du major-général Vassili Bourmasov autour de Hailar, celles du lieutenant-général Alexandre Maximov en ce qui concerne la zone fortifiée de Mishan, et le fait que le colonel général Nikolai Krylov brandisse la « faucille » plutôt que le « marteau » sur le front de la 5e armée sont des exemples de la phase initiale de l'opération. Les opérations ultérieures, telles que les exploits du colonel Georgy Anishchik autour de Hualin et du major-général Nikolai Svirs concernant la traversée de la rivière Mudan pour s'approcher et prendre Mudanjiang, illustrent ce point. Il y a eu, bien sûr, de nombreux autres cas, y compris ceux liés à des opérations amphibies à la fois fluviales (eaux brunes) et littorales (eaux vertes). Les premières ont été, selon les opérations de la flottille de l'Amour, menées conformément à une expérience essentiellement similaire acquise à l'Ouest lors des luttes pour et autour, entre autres, Kiev, Stalingrad et Belgrade. En effet, au cours de la Grande Guerre patriotique, les forces soviétiques ont mené quelque 114 opérations amphibies d'un type ou d'un autre.

Par définition, étant donné la nature terrestre de la guerre à l'ouest, la plupart d'entre elles étaient des opérations en eaux brunes plutôt qu'en eaux vertes, bien qu'il y ait eu des exceptions concernant la mer Noire.⁵³ Ce manque d'expérience n'a cependant pas dissuadé le montage d'opérations similaires à l'est : Joukovski détaille un total de sept débarquements depuis la mer effectués par la flotte du Pacifique et la flottille du Pacifique Nord lors d'opérations contre le Japon. Cinq d'entre elles (Sonbong, Najin, Chongjin, Songjin et Wonsan) ont eu lieu en Corée et trois (Shakhtyorsk/Uglegorsk, Kholmsk et Korsakov) à Sakhaline. Il ne compte pas le débarquement sans opposition à Iturup dans le sud des Kouriles, ni la version très contestée menée par des forces de la Région Défensive du Kamtchatka et la base navale de Petropavlovsk-Kamchatsky à l'égard de Chouchou dans le nord des Kouriles.

Quel que soit le commandement qui les a menés, ils ont tous procédé dans une ignorance apparente de la plupart des règles relatives aux opérations amphibies, ou du moins telles qu'elles avaient été établies en 1944 par les forces américaines qui possédaient alors une vaste expérience.⁵⁵ Cela dit, le seul élément de la doctrine amphibie qu'ils ont réussi à faire était la surprise et, comme cela a été rapporté, toutes les opérations ont finalement été, bien que remarquablement, couronnées de succès, ce qui était dû à des commandants individuels plutôt qu'à une pré-planification opérationnelle et tactique. À titre d'exemple, les actions du major Piotr Shutov pendant l'opération de Shumshu ont probablement sauvé la force de débarquement du désastre lorsque l'inévitable contre-attaque s'est matérialisée. Il est intéressant d'observer que dans les années 1960, la flotte soviétique d'après-guerre avait adopté et adapté la doctrine américaine en ce qui concerne les

opérations amphibies. Mais si la marine soviétique avait beaucoup à apprendre de son homologue américaine, ce n'était certainement pas le cas vis-à-vis de l'Armée rouge. En effet, c'est un exercice intéressant, bien que tout à fait académique, de comparer les opérations soviétiques en Mandchourie en 1945 avec les neuf actuels « Principes de Wa » des États-Unis.

Que cela puisse être intéressant ou non, la « guerre », comme le dit souvent Clausewitz, « est la continuation de la politique par d'autres moyens ». Que la guerre soit en effet un instrument de politique était une philosophie que Staline comprenait certainement et à laquelle il souscrivait.⁶⁰ En ce qui concerne sa guerre contre le Japon, la dernière campagne de la Seconde Guerre mondiale, elle signifiait la réalisation de pratiquement tous ses objectifs politiques. En effet, malgré les dommages colossaux subis au cours de ce conflit, l'Union soviétique est sortie du chaos avec, aux côtés de son allié de l'époque, les États-Unis, une superpuissance.

Il y a, comme l'a écrit l'historien Michael Bess, une « maladresse morale » en ce qui concerne l'alliance entre les démocraties occidentales et l'Union soviétique sous Staline, « un régime qui était à bien des égards tout aussi vicieux que celui d'Hitler ». Il ne s'agit ni d'une vision moderne (George Orwell a publié *La Ferme des animaux* en août 1945) ni d'une vision uniquement occidentale (la dénonciation de Staline par Khrouchtchev a été prononcée le 25 février 1956 et rapportée dans les médias étrangers le lendemain.). Le vice-président de la Yougoslavie, Milovan Djilas, a également publié un ouvrage très critique après s'être rendu à Moscou en 1948 pour négocier avec Staline, avec qui la Yougoslavie était alors alliée.⁶⁴ Complètement désillusionné par la rencontre, son livre relatant cela, et les réunions précédentes, intitulé (en traduction anglaise) *Conversations avec Staline*, est paru en 1962. Ses conclusions étaient lucides :

« Tous les crimes étaient possibles à Staline, car il n'y en avait pas un qu'il n'ait commis... en lui se joignait l'absurdité criminelle d'un Caligula à la finesse d'un Borgia et à la brutalité d'un tsar Ivan le Terrible. [...] mais il a transformé la Russie arriérée en une puissance industrielle et un empire de la presse qui aspire de plus en plus résolument et implacablement à la maîtrise mondiale. Du point de vue du succès et de l'habileté politique, Staline n'est guère surpassé par aucun homme d'État de son temps. »

C'est là que se résume la « maladresse morale » qui a résulté de l'adoption de l'ancienne maxime selon laquelle « l'ennemi de mon ennemi est mon ami » comme haute politique. Dans le contexte actuel, Churchill l'a peut-être mieux exprimé lorsqu'il a dit que « si Hitler envahissait l'enfer, je ferais au moins une référence favorable au diable à la Chambre des communes ». Roosevelt et Churchill, plus particulièrement le premier, croyaient que l'aide de Staline était nécessaire pour vaincre le Japon, et cela reflétait les vues réfléchies des chefs d'état-major américains et du général Douglas MacArthur (voir chapitre 1), bien que ce dernier l'ait nié par la suite.

En fait, et comme nous l'avons déjà dit, l'entrée de l'Union soviétique dans la guerre contre le Japon n'était pas une question pour laquelle Staline avait besoin de la « permission » américaine. Comme Stimson l'avait formulé : « La Russie est militairement capable de vaincre les Japonais et d'occuper Karafuto, la Mandchourie, la Corée et le nord de la Chine avant qu'il ne soit possible pour les forces militaires américaines d'occuper ces zones. » En d'autres termes, et pour réitérer le point soulevé précédemment, les États-Unis seraient bien avisés de faire d'une nécessité une vertu et de rester en bons termes avec l'Union soviétique. D'autre part, Staline a respecté les conditions convenues à Yalta, au moins en ce qui concerne l'Extrême-Orient, parce qu'elles fournissaient une couverture diplomatique pour obtenir ce qu'il voulait de toute façon. Comme on le sait, cependant, ces « bonnes conditions », si elles ont jamais été réellement atteintes, n'ont certainement pas duré et la guerre froide est généralement acceptée comme étant bien entamée en 1947-48.

Bien que le dictateur soviétique et l'État qu'il dirigeait aient aujourd'hui disparu depuis longtemps, l'héritage de la guerre de Staline contre le Japon demeure. En tant qu'État successeur de l'URSS, la Russie (ou la Fédération de Russie) a hérité des territoires d'Extrême-Orient pris au Japon en 1945, y compris les îles Kouriles. Le différend avec le Japon au sujet de la partie sud de l'Iturup fut également hérité : Iturup, Kunashir, Shikotan et les îles Habomai. La position japonaise, telle qu'elle est décrite dans une brochure gouvernementale sur le différend, est que les « quatre îles sont des territoires inhérents au Japon, ayant été transmises de génération en génération par le

peuple japonais, sans jamais être des territoires d'autres pays ». Le point de vue soviétique était initialement que la revendication japonaise n'existait pas ; l'affaire avait été réglée à Yalta depuis toujours. Cette attitude s'est adoucie avec l'avènement de Gorbatchev, et des discussions ont eu lieu. L'État russe poursuit cette approche, et les pourparlers sur la question reprennent de temps en temps, bien que la question reste encore non résolue. Le différend est cependant susceptible d'une résolution pacifique.

Ce n'est peut-être pas le cas de la République populaire démocratique de Corée (Corée du Nord). Hautement militariste et possédant des armes nucléaires, plus les missiles balistiques probablement capables de les livrer, sa famille dirigeante est la descendance de l'ancien membre de la 88e brigade de fusiliers que Staline a envoyé pour créer un régime au-dessus du 38e parallèle. Kim Jong-un (l'actuel dirigeant en 2020) est le petit-fils de Kim Il-sung. On ne sait pas combien de temps la République populaire de Chine, son seul allié et dont elle dépend pour son commerce et son aide, sera prête à soutenir cet « État voyou », avec lequel elle partage une frontière de 1 420 km. La Chine, qui a largement pris la place de l'Union soviétique dans les enjeux des superpuissances, est le seul État qui dispose d'un quelconque levier et qui pourrait éventuellement intervenir. Pourtant, il est peu probable qu'elle tolère le renversement de la clique dirigeante de la Corée du Nord si cela conduit à la réunification avec la République de Corée (Corée du Sud), un proche allié des États-Unis avec lequel elle ne voudrait pas partager une longue frontière. Classée comme membre de « l'axe du mal » par le président américain George W. Bush en 2002, la Corée du Nord serait le dernier État qui adhère encore aux principes staliniens. Quoi qu'il en soit, elle ressemble certainement au régime stalinien tel que Churchill le percevait en 1939, comme « une énigme enveloppée d'un mystère à l'intérieur d'une énigme ». La nécessité de débiller cette énigme extrêmement bien emballée est, probablement le don le plus important de « l'oncle Joe » à la postérité.